

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

LA VICTOIRE DU SAINT SUAIRE PAR LA SCIENCE

Il y a un an jour pour jour, le jeudi 13 octobre 1988, le cardinal Ballestrero annonçait le « verdict de la science » : la datation du tissu du Suaire, déterminée par la méthode du radiocarbone, « se situe entre 1260 et 1390 de notre ère »¹. Donc, « l'Homme du suaire » n'est pas le Seigneur, contrairement à la croyance traditionnelle de l'Église, victime d'une supercherie médiévale.

La sentence portait un coup mortel à une dévotion chère à des millions de cœurs chrétiens, confortant hier encore leur foi catholique. Mais l'Église officielle n'en a cure. Depuis un an, nous n'avons pas entendu un seul évêque élever un doute, une objection, réclamer une vérification, une contre-expertise de la mesure effectuée par les trois laboratoires de Tucson, Oxford et Zurich. Au contraire, au grand scandale d'une multitude de fidèles, la hiérarchie de nos pasteurs a paru satisfaite d'être débarrassée, par la Science, d'une Relique jugée encombrante au siècle où nous sommes.

Le coup était assassin pour le culte que nous rendions à ce Suaire en raison du Sang divin dont nous le croyions imprégné². Mais il frappait aussi de plein fouet la conviction de centaines d'hommes de science à travers le monde, conviction fondée sur une recherche interdisciplinaire dont tous les résultats convergeaient jusque-là en faveur de l'authenticité du Saint Suaire³. Pourtant, là non plus il ne se trouva personne au sein de la communauté scientifique pour oser contester l'oracle des spécialistes de l'analyse isotopique, rendu par le D^r Tite, « garant » et coordinateur de leurs travaux.

Il en résulte, depuis, un divorce irrémédiable entre la foi et la science que l'étude du Saint Suaire avait paru un moment réconcilier. Comme l'Apôtre Jean, au sépulcre, *vidit et credidit*, « a vu et a cru » (Jn 20, 8), beaucoup de savants

passaient de l'évidence démontrée, scientifique, de l'authenticité du Suaire du Seigneur mort et ressuscité, à la foi en sa divinité et en son Évangile. D'ordre du cardinal Ballestrero, voilà ce passage fermé. Un abîme sépare désormais la science et la foi.

Pour les spécialistes de la datation par la méthode du radiocarbone, cette étoffe date des XIII^e-XIV^e siècles, et l'image dont elle est empreinte demeure une curieuse énigme inexplicable. Ainsi la science est sauvée ! Elle échappe à ces milliers de gens intelligents, d'érudits, de savants de toutes disciplines, passionnés de sindonologie, et qui l'entraînaient, hors de son domaine matérialiste, rationaliste, athée, à conclure à l'existence historique de Jésus-Christ, à sa mort, à son ensevelissement dans ce linge, à conclure à sa résurrection !

Quant à la foi, non seulement elle a perdu, à ce coup, l'appui, le « signe » que nous avons cru donné par Dieu même à notre XX^e siècle pour vaincre l'apostasie, mais encore elle achoppe au scandale d'une Église coupable d'avoir abusé pendant sept cents ans de la crédulité des foules, en leur donnant à voir, à toucher, à vénérer, à adorer... un faux !

Avant d'en croire le D^r Tite et le cardinal Ballestrero sur parole, nous menâmes notre enquête sur les conditions de réalisation de l'expérience. Entreprise ardue, pour ne pas dire impossible, aucun rapport scientifique officiel n'ayant paru, et les laboratoires refusant de produire le compte rendu de leurs comptages de particules. Par providence, nous apprîmes seulement qu'un échantillon « clandestin » avait été introduit dans le protocole d'expérience, et ce fait avéré nous conduisit à soupçonner, puis à accuser publiquement le D^r Tite, directeur du laboratoire de recherches du British Museum, de tentative de substitution d'échantillons.

I. NOTRE ACCUSATION

RÉHABILITATION SCIENTIFIQUE DU SAINT SUAIRE
LE DIMANCHE 27 NOVEMBRE 1988 À PARIS

Nous formulâmes cette grave accusation devant 2 500 personnes réunies le dimanche 27 novembre, dans la grande salle de la Mutualité à Paris, sous la présidence de l'abbé de Nantes, mon vénéré maître et père qui se dévoua ce jour-là jusqu'à se faire *l'avocat du diable*⁴.

Répondant le premier à ses questions pressantes, je traçai la préhistoire orientale de la sainte Relique, en procédant de manière régressive. Avant d'être l'ostensoir du Précieux Sang en Occident, le Saint Suaire se trouve en Grèce (1205-1350) après le sac de Constantinople (1204). Auparavant, cent témoignages iconographiques et littéraires attestent son séjour dans la capitale impériale (944-1204), et à Édesse (VIII^e-X^e siècle) où il est mis à l'abri de la grande querelle iconoclaste, après un premier séjour à Constantinople (VII^e-VIII^e siècle). Remontant le cours de cette fascinante histoire jusqu'à l'Origine véritable du Saint Suaire, conservé à Jérusalem pendant toute l'antiquité chrétienne comme le témoin silencieux de la mort et de la résurrection du Seigneur, nous en vîmes à « dater », non pas le tissu, mais l'image dont il est empreint, des années 30 de notre ère, par le *lepton* de Ponce Pilate qui a laissé son sceau, bien visible à qui a des yeux pour voir, sur la paupière droite de cette Sainte Face.

Que vaut, au regard de ces faits avérés, la prétendue « datation médiévale » fixée par les laboratoires de physique nucléaire ? « Elle est nulle et non avenue », reconnut *l'avocat du diable* aux applaudissements de la salle. « Elle est fautive, un point c'est tout. Et toute la démonstration d'authenticité, antérieure à cette prétendue datation, retrouve sa créance. »

Le D^r Mérat, chirurgien orthopédiste, ancien interne de l'hôpital Saint-Joseph à Paris, reprit cette démonstration dans un sobre et passionnant exposé de la recherche médico-légale inaugurée par Pierre Barbet en 1933. Éclairé par l'anatomie, la physiologie, la neurologie, l'examen des taches de sang à la tête, des plaies des mains et des pieds, du flot de sang jailli du côté, des marques de flagellation, constitue la plus poignante reconstitution de la Passion du Seigneur. Tout est criant de vérité, et dépasse de toute manière l'imagination d'un « faussaire » du moyen âge. Aux travaux de ses prédécesseurs, Pierre Mérat ajoute sa propre découverte, de la voie de pénétration du clou dans le tarse des pieds du Crucifié, analogue à celle que Barbet avait trouvée dans *l'espace de Destot* pour les clous des mains. Il y a maintenant un *espace de Mérat* qui ajoute à la certitude déjà proclamée par l'anatomiste agnostique Yves Delage devant l'Académie des sciences le 21 avril 1902 : le Saint Suaire ne peut pas être « un faux » parce qu'il faudrait créditer le faussaire d'une science

(1) *Osservatore romano*, 14 octobre 1988. Traduction du communiqué dans la *Documentation catholique* du 20 novembre, reproduite dans la CRC 250, p. 1. — (2) Cf. CRC 250, p. 5, col. 1. — (3) Cf. Bruno Bonnet-Eymard, *Le Saint Suaire, preuve de la mort et de la résurrection du Christ* (2^e édition, 1988), auquel nous renvoyons sous le sigle SS. I. Un second volume est en préparation : *Le Saint Suaire, signe de contradiction* (SS II). Aux éditions de la Contre-Réforme Catholique, 10 260 Saint-Parres-lès-Vaudes. (4) Les trois conférences données le dimanche 27 novembre à la Mutualité de Paris sont à la disposition du public sur cassettes, audio ou vidéo. La vidéocassette présente l'avantage d'une abondante illustration photographique (B 22, *Le Saint Suaire réhabilité par la science*, 3 heures).

Saint Suaire, au sujet du prélèvement des échantillons, le 21 avril 1988. Ce jour-là, deux fonctionnaires se présentèrent au cardinal pour lui faire remontrance de ne les avoir pas même avisés de ce prélèvement, et lui imposèrent une convention stipulant que le Saint Suaire ne sortirait plus de sa châsse sans l'autorisation des pouvoirs publics !

Mon rêve était donc irréalisable, mais d'y renoncer ne fit que redoubler la ferveur de notre pèlerinage. Cette histoire m'est revenue à l'esprit en apprenant que Gonella avait laissé entendre que le prélèvement d'échantillons sur le Saint Suaire demeurerait une sorte de possibilité permanente. Qu'avait-il voulu dire par là ?

La réponse à cette question fut donnée par Franco Testore lorsqu'il révéla que, contrairement à ce qu'on pouvait lire dans le premier récit de Riggi¹, et dans le rapport de Tite², le prélèvement de tissu sur le Saint Suaire n'avait pas été de 150 mg, mais de 300 mg. Restent actuellement 141 mg en réserve, sous la « custodie » de Ballestrero... ce qui veut dire : à la discrétion de Gonella. Pour quelles expériences sauvages, dont personne ne pourra garantir la validité, faute de reconnaissance notariée de l'authenticité des échantillons ?

Un troisième témoin, ... « clandestin » !

Quelqu'un s'entretient avec Tite et lui demande : « Dans la « salle à part », au Duomo, lors du *mescolamento*, pouvez-vous me dire qui manipulait les échantillons ? Vous-même ou le cardinal ?

— Tous les deux. Il en préparait un, j'emballais. Puis j'en préparais un autre qu'il emballait. D'ailleurs, Gonella était présent et a tout surveillé. »

Survient Gonella. Interrogé, il confirme : « Oui, j'ai assisté à tout. »

Première nouvelle ! On ne nous avait jamais dit cela. On nous mentait donc ? Ou bien l'on nous ment maintenant en inventant un nouveau témoin pour contrebattre nos accusations ? Allez donc savoir !

Gonella poursuit, véhément :

« C'est absolument stupide de la part du frère Bonnet-Eymard d'avoir porté de telles accusations ! Elles rejaillissent sur le cardinal et ont terriblement nui à Turin. C'est d'autant plus idiot qu'il aurait suffi que le frère Bruno me téléphone pour que je lui déconseille d'écrire de telles aberrations. Je lui aurais tout expliqué. Pourquoi ne m'a-t-il pas téléphoné avant de publier de telles choses ? »

Notre ami en est resté sans voix. La vérité est que j'ai téléphoné à plusieurs reprises à Gonella, en octobre et novembre 1988, pour préparer notre grande réunion publique du 27 novembre. À toutes mes questions il répondait invariablement : « Il faut maintenant se taire, ne plus rien dire, ni écrire, et laisser les scientifiques travailler, sous peine de faire croire que l'Église est contre la science. Il y a des articles qui paraissent en Italie : « À bas la science ! » C'est catastrophique. Très mauvaise réaction. Taisez-vous. Laissez-nous faire. »

En outre, Gonella ne peut pas ignorer le télégramme que nous avons envoyé au cardinal à l'issue de notre réunion du 27 novembre, applaudi par 2 500 catholiques, pour supplier Son Éminence « de réprouver l'étonnante campagne mondiale déconsidérant la Relique sacrée; d'ordonner la publication du rapport des trois laboratoires, et de l'interprétation de leurs résultats par la commission générale; de convoquer savants de toutes disciplines concernées pour confrontation publique sous présidence effective de Votre Éminence.³ » Il est impossible que le cardinal n'ait pas consulté son « con-

seiller scientifique » sur la réponse à faire à ce télégramme. Or, nous n'avons pas même reçu le moindre accusé de réception.

JACQUES ÉVIN.

Au seul Français impliqué « en première ligne avec monsieur Vial », comme il l'a écrit lui-même⁴, nous posons une seule question, claire et sans détour : Qui lui a demandé un quatrième échantillon, quand, et dans quel but ?

J'ai publié que c'était Tite, demandant par une lettre du 12 février un échantillon parfaitement ressemblant au Saint Suaire⁵. Il a écrit que c'était Gonella : « Monsieur Gonella souhaitait que l'un des échantillons de contrôle provienne de France. Il m'a donc demandé de le trouver⁶. » Qui de nous deux dit la vérité ? La réponse ne fait aucun doute, puisque Tite a déclaré publiquement, le jeudi 7 septembre à Paris, avoir lui-même demandé cet échantillon à Jacques Évin.

D'ailleurs, ce dernier aurait pu montrer aux congressistes cette lettre sur laquelle notre « Précis » attirait leur attention, datée du 12 février 1988. Tite y précisait qu'il avait besoin d'un échantillon de 6 cm² environ, afin de disposer de 120 mg de tissu. Ce tissu devrait être en lin, et daté, de cinquante à cent ans près, du XIII^e-XIV^e siècle, XIV^e de préférence⁷. Il s'en est bien gardé. Mais il a projeté sur l'écran la diapositive d'une lettre de Tite, en date du 27 septembre 1988, lui demandant quel était « l'âge connu de l'échantillon provenant de France ». Curieuse lettre d'ailleurs, puisque cette question avait déjà fait l'objet d'une correspondance entre Tite et Vial en mai. En tout cas, elle ne présentait aucun intérêt. Visiblement, une lettre cache l'autre...

La religion de Jacques Évin.

Évin semble d'ailleurs prendre ses auditeurs du Congrès pour des imbéciles : « Je crois extrêmement fort à la méthode du carbone 14 », déclare-t-il aux trois cents congressistes. Puis, sur le ton de la classe enfantine, il les exhorte à être beaux joueurs : « En effet, bon, il faut être clair, hein ! Si en 1898 la photographie a été le scandale pour certains, la joie pour beaucoup, quatre-vingt-dix ans après, il apparaît que le résultat radiocarbone est le scandale pour certains, et peut-être la joie pour d'autres. » Sachons accepter ce renversement des sorts. Comme si le « verdict » de 1988 avait la même valeur d'évidence que la photographie de 1898 !

Il a aussi balayé les fausses objections. La contamination du tissu ? Il faudrait « plus de 50 % » (*sic!*) pour passer du premier siècle au moyen âge. Tout le monde a bien entendu : « Cinquante pour cent » ! Et personne n'a bronché, pas même M. Salet qui siège au « Comité scientifique » de cet étrange « symposium »... en compagnie de Jacques Évin ! Mais passons. Même de 17 %, chiffre exactement calculé par Georges Salet, la contamination n'expliquera jamais la datation médiévale, nous en convenons aisément⁸.

Ça n'est pas une raison pour mentir sur la conclusion : « Nous avons de bons labos, de bonnes mesures, de bons échantillons, de bons contrôles », affirme-t-il, catégorique, impérieux : « C'est un résultat « quatre étoiles ». Ce résultat est incontournable. Il est par-fai-te-ment fiable. La conclusion est incontournable. Cela veut dire que le tissu a été tissé au moyen âge; je ne vois pas comment on peut mettre en doute ce résultat-là. »

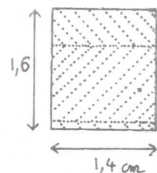
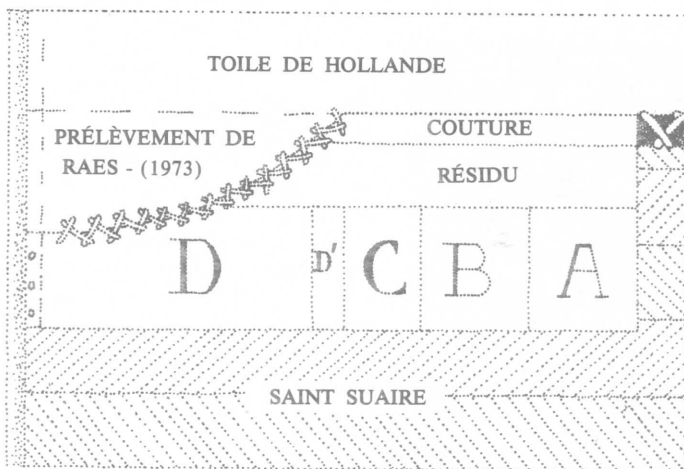
Et les autres résultats ? la présence du sang sur ce tissu qui a réellement enveloppé un homme couché dans l'attitude de la mort, après avoir été flagellé, coiffé d'un

(1) *Rapporto Sindone*, 1988, p. 166. — (2) *Nature*, 337, p. 612.

(3) CRC 250, p. 45. — (4) *Précis de l'affaire du carbone 14*, CRC 255, p. 9, col. 1.

(5) CRC 250, p. 39, col. 2; 255, p. 8, col. 2. — (6) CRC 255, p. 9, col. 1.

(7) CRC 250, p. 39; 255, p. 8. — (8) CRC 250, p. 29-31.



Aspect et dimensions réelles d'un des trois échantillons. Le sens de la trame est parallèle au plus grand côté.

Fig. 6 : Croquis de la version définitive du rapport officiel de Testore, réalisé par frère Claude. Il reproduit à l'échelle, mais schématiquement, la photographie ci-contre. A, B, C désignent les trois échantillons donnés aux laboratoires; D, l'échantillon de réserve, D' le morceau rapporté pour compléter C.

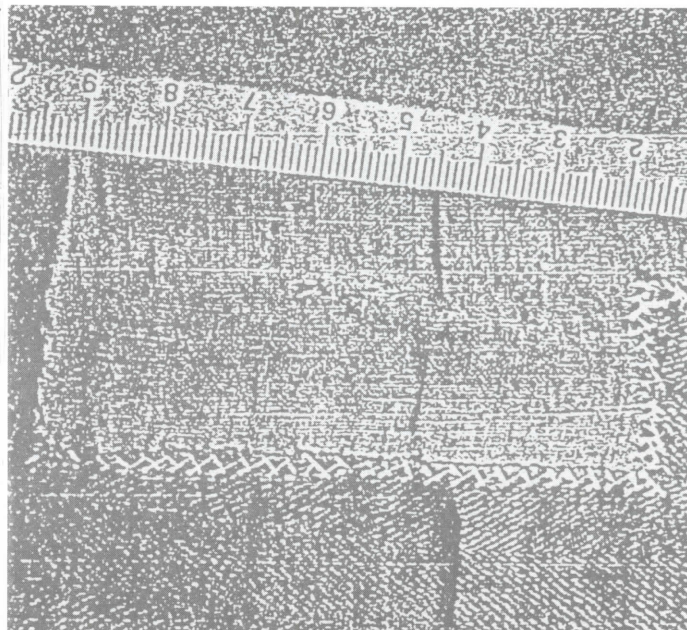


Fig. 7 : Cette macrophotographie n'est pas un montage. Prise après la couture effectuée par les sœurs de Saint-Joseph de Turin, reliant de nouveau le Saint Suaire à la toile de Hollande, elle indique, à l'échelle, les dimensions du fragment initialement prélevé.

Rapports Riggi - Tite

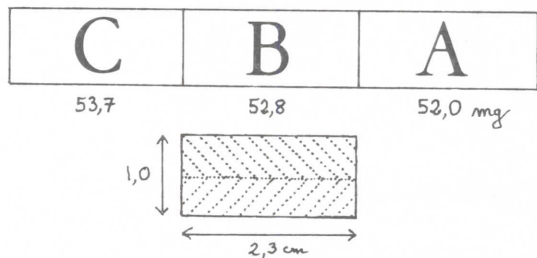


Fig. 8 : «Le fragment de 7 × 1 cm ainsi obtenu fut ensuite divisé en parties, dont trois équivalentes» (Riggi). Nous en reproduisons au-dessous l'aspect, les dimensions, et le vraisemblable sens des chevrons. Le sens de la trame est perpendiculaire au plus grand côté. Il n'y a pas place pour le fragment D.

Variations Testore - Riggi

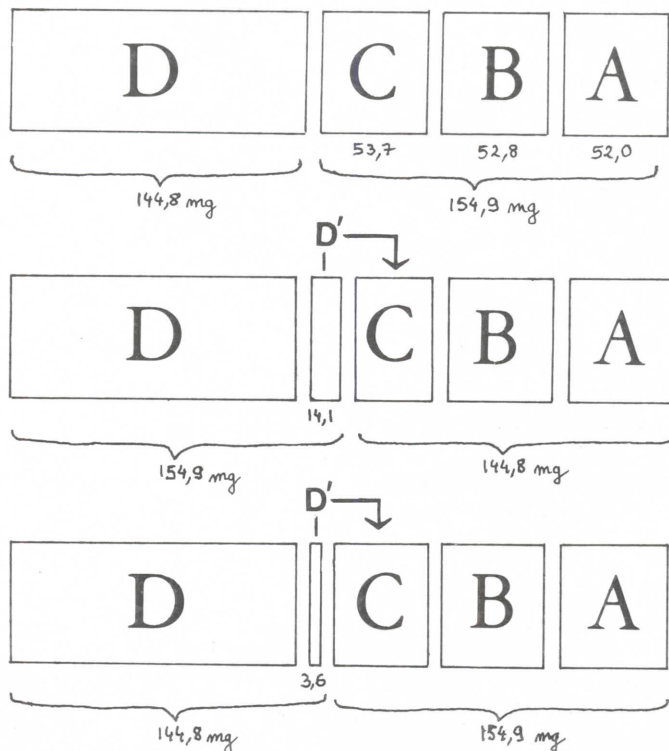


Fig. 9 : I^{ère} version de Testore, selon son rapport du 7 sept. 1989 : Les trois échantillons A, B, C ont été découpés dans la plus grande partie.

Fig. 10 : II^e version de Testore, modifiant son rapport le 26 oct. 1989 : Les trois échantillons ont été découpés dans la plus petite partie, à C a été rajouté D' = 14,1 mg prélevé sur D.

Fig. 11 : Version de Riggi, selon sa lettre du 28 oct. 1989 : Les trois échantillons ont été découpés dans la plus grande partie, à C a été rajouté D' = 3,6 mg prélevé sur D.

NOTRE PROBLÈME

En présence de l'ensemble de ces documents, l'esprit soucieux de savoir la vérité se heurte à l'impossibilité matérielle et logique de les concilier. Tenter de justifier toutes les données en même temps conduit aux plus évidentes contradictions, voire au mensonge. Une première étude critique consiste donc à démêler ce qui est sûr et certain, de ce qui est invraisemblable et contradictoire.

DONNÉES INCONTESTABLES.

Trois faits sont indiscutables :

1. Existence officielle d'une bande de 7,0 × 1,0 cm.

Ce fragment de tissu a certainement existé, quoique nul ne l'ait jamais vu et qu'on n'en connaisse aucune photographie. Tous y ont cru et, d'ailleurs, il est impossible de ne pas y croire. Son existence est attestée cinq jours après l'événement par le rapport Riggi du 26 avril 1988. Elle est confirmée dix mois plus tard par le compte rendu officiel publié dans *Nature* le 16 février 1989 sous la signature des vingt et un coauteurs de la datation.

Ces gens sérieux attestent que cette pièce de 7 cm² a servi à confectionner trois échantillons de poids sensiblement égaux, et donc de mêmes dimensions, destinés aux trois laboratoires qui les ont bien reçus et datés. Les résultats de la datation conduisent évidemment à conclure que ce tissu est médiéval : « Les résultats des mesures de radiocarbone effectuées à Arizona, Oxford et Zurich conduisent pour un intervalle de confiance de 95 %, à une plage de dates en années corrigées allant de 1260 à 1390 après J.-C., arrondi par excès ou par défaut à la dizaine la plus proche.¹ »

Le parcours de cette pièce officielle est impeccable dans sa cohérence interne. Et son existence incontestable demeure incontestée pendant dix-sept mois, jusqu'au symposium de Paris exclusivement où Tite *oublie* de la mentionner dans sa communication orale. Mais il faut attendre la publication des "Actes" pour savoir si l'écrit réparera cet ...*oubli* ou s'il le consacrerait définitivement.

2. Prélèvement et découpage d'un fragment du Saint Suaire.

Tout aussi incontestable est le réalisme des opérations de prélèvement effectuées sur le Saint Suaire le 21 avril 1988, dans la sacristie de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste à Turin. Cela ne s'invente pas ! Le rapport Testore en a révélé le détail à Paris, le 7 septembre 1989, donc tardivement, dix-sept mois après l'événement. Mais ces opérations se sont déroulées sous les yeux de nombreux témoins, et demeurent aujourd'hui vérifiables grâce à une abondante documentation photographique (cf., par exemple, fig. 7).

Nous devons donc tenir pour assuré le fait qu'un fragment du Saint Suaire fut prélevé, débarrassé de ses bords effilochés, pour enfin aboutir à nos trois échantillons.

3. Poids des trois échantillons.

Les chiffres annoncés par Testore, proclamant le poids de chacun des trois échantillons au terme de l'ultime pesée, semblent être l'objet d'un accord général. Le 21 avril 1988, Testore annonce 52,0 mg pour A, 52,8 mg pour B, 53,7 mg pour C. Cinq jours plus tard, Riggi écrit : « D'un poids à peine supérieur à 50 mg. » Et le 16 février 1989, Tite : « Chacun pesant environ 50 mg. »

Voilà le sûr, le certain, qui ne souffre aucune contestation. "Et tout le reste est littérature", comme dira Vial, incertitude, imagination gratuite recomposant artificieusement les

événements, mensonge engendrant aussitôt quelque contradiction, tant il est vrai qu'on ne peut pas mentir tout le temps, à tous et en tout

LEURS INCOMPATIBILITÉS.

En effet, le rapprochement de ces trois données, incontestables lorsqu'on les considère séparément, fait surgir entre elles des incompatibilités insurmontables.

Deux bandes de tissu incompatibles :

ou bien 7 × 1, ou bien 8,1 × 1,6 cm.

Dès le prélèvement, il nous faut choisir entre deux rectangles dont la surface varie du simple au double : ou bien la bande de 7 cm² de Tite ou bien celle de 13 cm² de Testore.

La discordance s'aggrave si l'on considère les trois échantillons confectionnés à partir de l'une ou de l'autre bande :

Le découpage A,B,C,D, (fig. 5) fait provenir A,B,C, d'un fragment d'environ 16 × 39 mm. Les deux premiers, respectivement de 52 mg et 52,8 mg, seraient donc presque carrés, mesurant 16 × 14 mm. Le troisième serait constitué de deux petits rectangles : celui de 39,6 mg mesurant 16 × 11 mm, et un rajout D', de 14,1 mg, mesurant 16 × 4 mm, venu d'ailleurs (fig. 6, à l'échelle).

Tandis qu'il faut bien admettre qu'à partir de la bande de 70 × 10 mm, les échantillons affectaient la forme de trois rectangles identiques de 23,3 × 10 mm environ (fig. 8)...

Vraisemblablement, le sens des chevrons doit aussi différer de l'une à l'autre version. Le grand côté de chacun des rectangles étant parallèle au sens de la trame et perpendiculaire au sens de la chaîne dans la première (fig. 6), et dans la seconde, perpendiculaire au sens de la trame et parallèle au sens de la chaîne (fig. 8).

Quant au résultat du découpage, selon Riggi, il est constitué de 497 mg de tissu du Saint Suaire répartis comme suit : 197 mg de déchets, 141 mg du morceau D, et les trois échantillons A,B,C, prétendument livrés aux laboratoires.

Tandis que le rapport de *Nature* ne fait état d'aucun résidu d'aucune sorte : la bande de 7,0 × 1,0 cm y apparaît comme extraite du premier coup dans sa forme parfaite « de la partie principale du suaire, loin de tout rapiéçage et de toute zone carbonisée »².

Prélèvement et découpage du Saint Suaire incompatibles avec la pesée.

Selon le rapport Testore, la bande de 8,1 × 1,6 prélevée sur le Saint Suaire a été coupée en deux morceaux, pesant respectivement 154,9 mg et 144,8 mg. L'un des deux morceaux fut à son tour découpé en trois fragments. Lequel des deux ? L'incertitude plane, ou plutôt la contradiction éclate.

Dans un premier temps, Testore parla de découpage des trois échantillons dans la plus grande partie (154,9 mg), pensant ainsi s'approcher au plus près des 158,5 mg de la pesée finale (fig. 9). Puis, après concertation avec Riggi, il affirma que c'est la plus petite partie (144,8 mg) qui avait été découpée, contrairement aux données de son premier rapport, qu'il n'hésita pas à modifier, en annonçant que 14,1 mg avaient été enlevés à l'autre... pour amener C au poids voulu (fig. 10) ! Ces nouvelles mesures, résultant d'un hypothétique découpage, concilient merveilleusement découpage et pesée. Mais quel crédit leur accorder ?

(1) « The results of radiocarbon measurements at Arizona, Oxford and Zurich yield a calibrated calendar age range with at least 95 % confidence of AD 1260-1390, rounded down/up to nearest 10 yr. » (*Nature*, 337, p. 614)

(2) « On the main body of the shroud away from any patches or charred areas. » (*Ibid.*, p. 612)

Pour l'heure, le P^r Lejeune se contente de dire son profond étonnement « de voir les hommes de science les plus froids, les plus théoriques et les plus détachés des vanités de ce monde, s'enflammer immédiatement d'une passion qui les anime — d'ailleurs d'une façon tout à fait remarquable pour le physiologiste que je suis — lorsqu'il s'agit d'une image extraordinaire que, jusqu'ici, je qualifiais d'admirable, mais qu'au bout de ces deux jours je suis bien obligé de qualifier de mystérieuse. »

Diab! Une « passion » ? Qui « enflamme immédiatement » des hommes animés d'ordinaire, par profession, de la plus froide objectivité ? Et « passion » assez violente pour laisser paraître des symptômes « tout à fait remarquables » à l'examen du médecin Jérôme Lejeune ? Mais quelle donc « passion » ?

John Cornwell posa naguère la question à Hall dans l'interview dont nous avons publié la traduction¹. Le savant britannique répondit en rejetant le soupçon sur le seul catholique de la bande des vingt et un coauteurs du rapport Tite : « Doug Donahue est un bon catholique, il croyait fermement qu'on aurait une date de l'époque du Christ, et lorsque le résultat a été proclamé il a été très triste. » Comprenez, à ce signe de ferveur « enthousiastique », combien est dommageable la « passion » religieuse mêlée à la recherche scientifique.

Tandis que Hall, lui, était exempt de ce désordre : « Je ne croyais certainement pas que c'était le Suaire du Christ, ajoute-t-il. Je ne le nie pas. » Ce que cache de haine fanatique cette paternelle réponse, l'invective sur laquelle s'achève l'entretien, sur le « sang de cochon » dont serait imprégné le Suaire, le montre suffisamment.

C'est bien cette même haine que dénonce le P^r Lejeune, non sans confesser sa propre ferveur admirative pour cette image « mystérieuse ». Mais il le fait avec un langage codé.

Continuons à décrypter ce message : « Effectivement, les scientifiques, en tout cas ceux qui s'occupent du carbone 14 particulièrement, ont été extrêmement pris par ce sujet. » Notez l'incise sur « ceux qui s'occupent du carbone 14 », réservant le cas de tous les autres qui « s'occupent » d'autres disciplines scientifiques, d'un naturel plus flegmatique.

Il poursuit avec un tact parfait : « Et j'en ai discuté ce midi avec M. Tite, dans la plus grande décontraction l'un et l'autre. Et je faisais remarquer : il faut vraiment que la puissance de cette image soit énorme pour que des scientifiques venant du British Museum, de trois laboratoires parfaitement compétents, arrivent à faire un protocole à double insu, se rencontrent à Turin, brusquement renoncent au double insu et cependant... continuent à exécuter le protocole à la lettre.

« À la lettre ? Pas tout à fait ! Pas tout à fait, parce que deux d'entre eux, l'archevêque et le D^r Tite, s'en vont dans la salle capitulaire pour mettre ça en secret dans des petites bouteilles d'acier. En réalité, non ! Et nous l'avons appris aujourd'hui : ils ne sont pas deux, mais ils sont trois. M. Gonella est avec eux. Et c'est tout à fait normal puisque, de toute façon, il n'y a plus de secret. Mais alors, dans ce cas-là, pourquoi mettre un sceau ? Et pourquoi revenir... on a vu l'image ravissante de M. Tite revenant avec les neuf petits tubes et puis après... distribuant des enveloppes... pour compléter. »

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites ! « Si je raconte cela, ce n'est pas du tout pour me moquer. C'est, si je puis dire, de la psychologie scientifique expérimentale. Cela veut dire que ces scientifiques sont devant quelque chose qui les impressionne suffisamment pour qu'ils aient une conduite qui, technologiquement, est futile. »

En quelques mots, voilà résumées toutes les anomalies que nous dénonçons depuis un an, mais révélées sur le ton du « physiologiste » qui observe un comportement pathologique intéressant.

À ce point du discours, le public peut encore croire que l'« impression » traumatisante dont il s'agit est de ferveur religieuse et non pas de haine antichrist. Mais voici qui dissipe l'équivoque.

« ERREUR MÉTHODOLOGIQUE CAPITALE », OU CRIME ?

« Malheureusement, poursuit l'orateur, ça va beaucoup plus loin que ça. Car, ce phénomène d'avoir changé d'opinion sur le protocole, pendant le prélèvement, bah ! qu'est-ce que ça peut avoir fait ? Je ne vois pas... Mais cela les a poussés à une erreur méthodologique capitale qui, à mon avis, rend vain et inutilisable ce type d'expérience tel qu'il a été fait : c'est que, malencontreusement, ayant renoncé au double insu, tranquillement ils disent à ces laboratoires... l'âge des échantillons témoins !

« Or, sur le Linceul, on ne pouvait pas faire de double insu, puisqu'on le reconnaissait tout de suite. Mais personne n'avait vu les échantillons témoins ! On avait donc un moyen admirable, un témoin interne de la précision de l'examen de chacun des laboratoires. Et voilà que, malencontreusement, on leur révèle la fourchette dans laquelle les résultats doivent tomber sous peine de se disqualifier. Autrement dit, on a perdu le témoignage... des témoins. »

À Radio-courtoisie, le P^r Lejeune racontera : « J'ai fait cette objection à M. Tite, je lui ai dit : "Mais pourquoi avez-vous révélé l'âge de vos échantillons de contrôle, ce qui fait que vous n'avez plus de contrôle ?" Il a eu cette réponse qui m'a sidéré : "Vous êtes le premier à me faire cette critique, et je suis obligé de reconnaître que je n'ai pas de réponse à votre critique. Elle est fondée." » De qui se moque Tite ? Son ami Wilson lui fait cette objection depuis octobre 1988².

Mais le P^r Lejeune n'est pas dupe, comme le montre sa parabole de « la culotte du roi Dagobert ». Elle fait toucher du doigt l'imposture, elle la démasque plus clairement que cent discours. En donnant à l'avance aux laboratoires « la fourchette dans laquelle les résultats *doivent* tomber sous peine de se disqualifier », on a vraiment pris les choses « à l'envers », puisqu'on a donné au commencement les résultats qu'il *fallait* à tout prix trouver à la fin !

Tout en suppliant qu'on lui « pardonne cette plaisanterie », assurant que « c'est une boutade, je ne voudrais surtout pas que mes collègues la prennent en mauvaise part », il insiste sur son diagnostic, expliquant le comportement des savants du carbone 14 par la pathologie, ce qui est une autre manière de parabole.

L'EXPLICATION PAR LA PATHOLOGIE.

« Je pense très sincèrement que, dans une matière aussi grave, il n'est pas fortuit que nous observions des scientifiques perdre pendant un certain temps, non pas le bon sens, mais la tranquillité d'esprit qui leur permettrait d'aller jusqu'au bout de la décision qu'ils ont prise : "Nous renonçons vraiment au double insu", sans prendre une décision qui va bien au-delà de ce qu'ils voulaient faire, à savoir : "Nous allons révéler les témoins." Et donc, il n'y a plus de témoins.

« Ça n'est pas une critique méchante. C'est une observation de psychologie scientifique. Cela veut dire que cette image provoque à ce point l'étonnement qu'il est très difficile d'opérer sur cette image sans se laisser en quelque sorte sidérer par elle. »

(1) *The Tablet*, 14 janvier 1989, traduit in CRC 254, p. 27-28. — (2) *Newsletter* n° 20, p. 7-8, cité in CRC 250, p. 42.